

Dragan Velikić

Le Cahier volé à Vinkovci

Traduit du serbe par
Maria Bejanovska

Agullo

Cette publication a été cofinancée avec le soutien de la Commission européenne. Cette publication n'engage que son auteur et la Commission n'est pas responsable de l'usage qui pourrait être fait des informations qui y sont contenues.



Cofinancé par le
programme Europe créative
de l'Union européenne

*

La traduction de ce livre a été publiée avec le soutien du ministère de la Culture et des Médias de la République de Serbie.



République de Serbie
Ministère de la Culture et de la Communication

*

Cette édition a été publiée avec le soutien financier de la région Nouvelle-Aquitaine et du Centre national du livre.

*

Ouvrage publié sous le titre originel de

ISLEDNIK

© Dragan Velikić, 2015

© Agullo Éditions, 2020 pour la traduction française

www.agullo-editions.com

Conception graphique : Cyril Favory

Image de couverture : « Chasse en Yougoslavie du 18 au 23 oct. 68 »

André CROS (1968) placée sous licence CC BY-SA 4.0

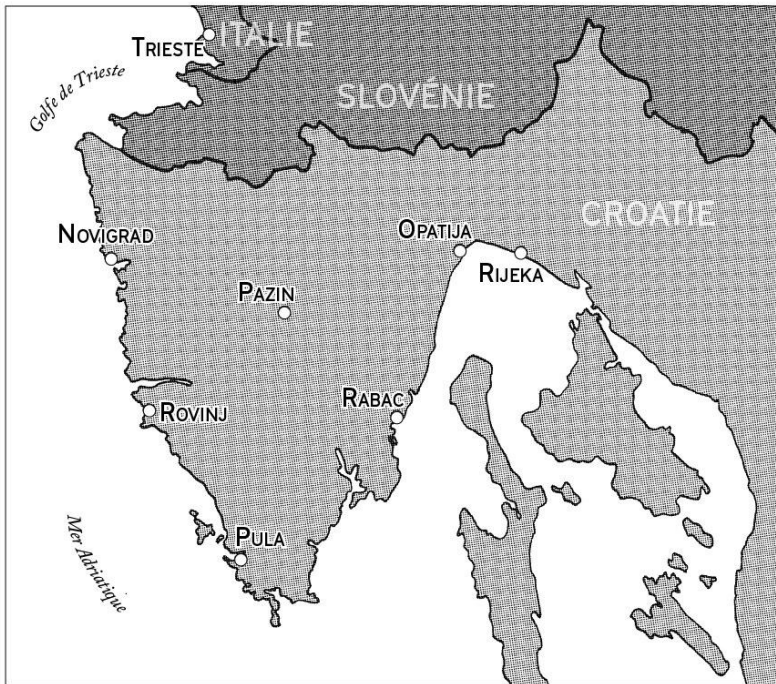
(modifiée de l'originale)



Belgrade, 26.5.1953.
Ma mère et mon père, un mois avant ma naissance.

Dragan Velikić

CARTE D'ISTRIE



PREMIÈRE PARTIE

*Après une confession un homme ne se sent pas
plus pur qu'auparavant.*

Il se sent comme une poubelle.

*Ayant rejeté toutes les meilleures versions de lui-même,
il est resté avec la pire, celle qu'on ne peut confesser à personne.*

Borislav Pekić

1.

« Tu es toujours désinvolte aux dépens des autres. C'est un autre qui paye. »

Ainsi parlait ma maman.

« Si j'étais une sainte, soupirait-elle tristement, je défendrais les cuisinières, les femmes de chambre et les servantes. Saint-Nicolas est le protecteur des marins, et moi je serais celui des domestiques. Ils sont les seuls à savoir comment se comporte quelqu'un dans l'intimité de ses murs. »

S'ensuit une histoire, parmi la centaine qui peuple sa mémoire. Un certain professeur Lolić avait un fils, étudiant en médecine, qui aimait manger au lit. La nourriture se répandait sur les draps. Maman s'arrêtait toujours quelques instants, dégoûtée par l'évocation des draps maculés. « Dis-moi, un homme normal mangerait-il au lit ? C'est vrai que ce jeune homme a fini à Londres, qu'il a eu une belle carrière, mais à quoi bon puisqu'il est un rustre. »

Ou l'exemple d'un célèbre écrivain dont elle avait occupé un certain temps l'appartement. « Tu aurais vu la cuisinière, son four négligé. Carbonisé et puant le gras. Je ne fais pas confiance à un tel écrivain. Voilà. »

Toutes ses histoires venaient d'un boudoir, de l'espace réservé aux gens de service, des chambres de jeunes filles. Là où l'on parle à mi-voix. Où les ombres ne sont jamais paisibles. Où se succèdent le rire, le gémissement et le

soupir. Dans cet antre naturel du péché, les histoires ne commencent ni ne finissent, il y règne un éternel *in medias res*. Un entre-espace et un entre-temps. Et les vestiges des vies d'autrui. Vus d'en bas. Vivre une vie à travers le trou de la serrure.

C'est de sa cuisine que maman conversait avec le monde. De sa cuisine elle envoyait des messages alentour. Là, tout était à sa place. La cuisine était son autel, le pont de commandement, un endroit où, après son mariage, elle s'était octroyé le rôle de l'exécuteur divin. Elle ne doutait point que son dévouement à la justice et au combat pour la vérité se verrait un jour récompensé. Qu'elle serait, après sa mort, reconnue comme sainte. Elle prononçait son nom en italien, comme si à l'énoncé de son vrai nom l'illusion allait se dissiper.

« Violeta. Santa Violeta, protectrice des domestiques. »

Elle vivait déjà dans une maison de retraite. Elle était arrivée là où elle avait refusé d'aller toute sa vie. « Je me tuerai plutôt que de vivre dans une maison pour vieux », avait-elle dit d'innombrables fois.

En partant à la maison de retraite, elle avait laissé derrière elle dans les armoires les cadeaux destinés aux futurs mariages, crémaillères, anniversaires. Car on achetait des cadeaux au gré des bonnes occasions. Elle s'arrêta devant la vitrine où est exposé un service à moitié prix. Elle réfléchit quelques instants, puis prononce le nom de la cousine qui vient d'entrer à l'école. Elle lui destine le service. Le service sera pour elle. La petite fille ne se doutait même pas qu'elle était propriétaire de la porcelaine dans notre armoire.

C'était un véritable petit trésor que ces cadeaux achetés d'avance. Avec, inscrits sur des étiquettes, les noms de leurs propriétaires dont certains étaient morts depuis longtemps.

On achetait d'avance. On vivait d'avance. Tout était possible, car rien n'était laissé au hasard. Le regard soucieux de ma mère planait au-dessus de tout le territoire du quotidien. Rien n'échappait à son contrôle. Rien n'arrivait de manière spontanée. Même l'araignée du coin des toilettes devait son existence à la superstition de ma mère. Tout l'univers de notre appartement vibrait au rythme de sa respiration.

« Les appareils ménagers m'aiment parce que je prends soin d'eux. »

Elle croyait que les choses et les objets avaient une vie secrète que seuls les êtres sensibles et sérieux pouvaient deviner.

Elle détestait la gabegie. Elle était l'économe du monde.

Les dernières années à la maison de retraite, elle passait ses journées à lire des journaux et des magazines féminins. Elle était devenue tributaire des articles qui glorifiaient la vulgarité et le mauvais goût. Sa dose quotidienne d'énervement durait au moins deux heures. Elle se mettait en rage en lisant que quelqu'un avait offert une villa en cadeau de mariage. Elle avait en horreur le luxe et le gaspillage. Dépenser une fortune pour des rideaux et des lustres était pour elle un péché impardonnable... Sans parler des yachts. Tant d'argent dépensé par an pour leur entretien et pour seulement quelques semaines de croisière dans les mers chaudes ! « Le monde va exploser de tant de vulgarité », répétait-elle sans cesse.

Ce qui l'irritait le plus, c'était l'abandon à la vie facile. Elle croyait que le plaisir en tant que sens principal de l'existence humaine menait à la crétinisation. La tendance à la facilité mène à la dégénérescence de l'humanité et à la disparition définitive de l'espèce humaine. Le monde n'est pas créé pour notre divertissement.

Au cinéma, elle réagissait à haute voix aux chuchotements, grignotements et mastications. Je me souviens

des placeurs s'approchant de nous dans l'obscurité et menaçant maman de la faire sortir. Elle adressait souvent des lettres à la direction du cinéma que nous fréquentions le samedi, lors des premières. Elle leur recommandait d'interdire nourriture et boisson dans la salle.

Maman ne supportait pas la désinvolture. Elle vouait un profond respect aux fourmis.

Santa Violeta. Comme elle avait peur de l'eau ! Être toujours prêt au pire, c'était sa devise. Elle croyait qu'on pouvait éviter le danger en l'invoquant constamment. Elle répétait avec un grand plaisir qu'enfant, elle avait failli se noyer à plusieurs reprises. Elle nous a transmis cette peur, à ma sœur et à moi. Nous n'avons jamais appris à bien nager. Nous allions pourtant souvent avec maman à la plage : Valkana, vallée de Gortan, Cabane du Pêcheur, Rochers d'Or... Maman préférait Stoja. C'était une véritable plage de ville : allées en béton vers la mer, toboggans, cabines, douches, restaurant. J'observe avec envie les nageurs. Des corps libres sur les plongeoirs. Des pirouettes dans l'air. Ils disparaissent dans les vagues pour émerger quelques secondes plus tard. Cris et rires.

J'essaie en vain de rester à la surface plus de deux minutes en faisant de grands mouvements de bras. Je m'exerce dans le vallon déserté, près de la clôture du camping, là où il y a peu de témoins. J'ai l'impression que le monde entier me regarde. J'aime Stoja. Mes camarades d'école y viennent rarement. Ils se baignent sur les plages publiques, gratuites. Ils y vont en groupe, sans parents. Et si l'un d'eux s'égare et arrive à Stoja, je me dissimule habilement dans la foule, entre les corps nus, ou bien je me réfugie derrière un bosquet et j'attends que le danger passe.

Maman méprisait tout ce qui était provisoire, qu'il s'agisse de baignade ou de l'antenne TV. Elle ne supportait pas les réparations ni les transformations. Un objet

abîmé ou éraflé n'avait pas sa place dans notre maison. Dès qu'elle apercevait une fêlure, elle jetait assiettes, verres, tasses.

Sur la plage elle lançait un regard menaçant aux enfants qui criaient, couraient alentour, répandant des trognons de fruits partout. Elle savait élever la voix lorsqu'ils passaient en courant sur nos serviettes. Leurs parents souriaient, avec bienveillance. Quand maman sermonnait quelqu'un, nous ne savions pas où nous mettre, ma sœur et moi. Elle leur reprochait de fourrer leurs mégots dans les fissures des rochers. Elle se comportait comme si elle était la gardienne de la plage. Une fois, dans la rue, j'ai entendu une femme dire à son mari : « Regarde, c'est bien le fils de cette folle de la plage ? »

Ils ont gagné, maman. Les gens de la plage sont devenus les maîtres du monde. Indifférents, abrutis par le plaisir, ils se baguenaudent sur les destinations exotiques. Ils ignorent la valeur des choses. Derrière le masque de la liberté, ils cachent leurs âmes misérables. Des bandes de rustres aux habits et chaussures de marque traînent leurs valises et sacs de marque dans les halls d'hôtel. Ils ont envahi les aéroports et les gares. Ils font des croisières. Des hordes de touristes déferlent de partout. Ils ont pollué la planète entière.

Il est immoral d'aller en vacances sur les îles grecques sans connaître au moins une tragédie antique. Comment voyager en Espagne sans savoir que l'Andalousie fut traversée à cheval par le Chevalier de la Triste-Figure et son serviteur Sancho Panza ? Tu veux aller à Londres ? Voyons d'abord si tu connais un vers de Shakespeare. Ou, au moins, de John Donne.

Maman aimait des vérités pures. Transmettre tout tel quel, comme cela s'est passé, avec précision dans l'intonation, l'expression du visage, les gestes, et les commentaires

exprimés à mi-voix. Sans double fond. Crier la vérité à la face du monde. Sans oublier la trace sur les draps maculés. Ni le four carbonisé. Tout est dans le détail. Le don n'est rien d'autre qu'une disposition innée pour déceler l'essentiel derrière le masque de l'accessoire. Elle évoquait régulièrement un ministre dont elle savait, de première main, que sa secrétaire lui changeait les chaussettes tandis que tel un pacha il restait affalé dans son siège d'avion.

« Cela en dit long sur l'homme. Qui veut voir, comprendra tout. Après, on s'étonne que ce soit des incultes et des crétins qui accèdent au pouvoir. Il y a toujours des signes annonciateurs. »

« Il est plus facile d'imaginer que de vivre, disait-elle après une longue réflexion. À quel point l'homme peut se tromper dans son enthousiasme débordant, Dieu seul le sait ! »

Puis, plutôt pour elle-même, elle ajoutait : « C'est plus facile d'être honnête que travailleur. »

Au retour de voyage, maman étendait avec plaisir le linge sur la terrasse. « Chaque retour est une rénovation de la maison, nous nous sentons tous renouvelés quand nous revenons de quelque part », disait-elle en défaisant les valises et les sacs. Elle remettait chaque objet à sa place dans l'appartement et en trouvait une pour les nouveaux. Elle passait sa main sur une figurine, ou sur l'écran du téléviseur, comme si elle caressait un animal domestique. Le doux vrombissement de la machine à laver le linge l'émouvait. L'essorage annonçait la fin du cycle. Tout serait de nouveau à sa place.

« Les enfants, je n'échangerais pour rien au monde le jour du retour d'un voyage. C'est le jour le plus beau. Bien que celui du départ soit beau aussi. Et le voyage lui-même. Enfin, ce qui compte c'est de voyager. Même si c'est de la cuisine à la terrasse. »